

LA LIBERTÉ D'ÊTRE LIBRE

Hannah ARENDT

Éditions Payot (avril 2019)

Il s'agit d'un ouvrage inédit d'Hannah Arendt, probablement écrit en 1966-1967, découvert en 2017 par Jerome Kohn, qui lui a donné ce titre.

Comme il est très bien dit dans la présentation, « Si *La Liberté d'être libre* nous permet notamment de comprendre que le changement politique n'est pas possible sans qu'il y ait un changement social, lire Arendt aujourd'hui, c'est également être invité à retrouver le désir passionné de participer aux affaires publiques : débattre sur la manière dont nous voulons vivre ensemble, et agir politiquement. En ces temps de populisme, de contrôle et de surveillance, ce ne sont pas de vains mots ». Depuis la parution de ce livre, la crise sanitaire a été elle-même un facteur important de restriction des libertés individuelles et on assiste par ailleurs à un net accroissement des tensions sociales, à un durcissement des relations publiques avec une hystérisation politique de tous les débats, quel qu'en soit le sujet, à une judiciarisation à tout va et aux dictatures du politiquement correct, des identités et de la « cancel culture ».

Dans l'extrait qui suit, une phrase en particulier résonne très fortement dans le monde d'aujourd'hui : « Être libre pour la liberté signifie avant tout être délivré non seulement de la peur, mais aussi du besoin ».

Les hommes
des premières révolutions, même s'ils
savaient fort bien que la libération
devait précéder la liberté, n'avaient pas
encore conscience du fait qu'une telle
libération signifie davantage que la libé-
ration politique d'un pouvoir absolu

et despotique ; qu'être libre pour la liberté signifie avant tout être délivré, non seulement de la peur, mais aussi du besoin. Et l'état de pauvreté absolue du peuple, de ceux qui, pour la première fois, jaillirent dans le monde quand ils se répandirent dans les rues de Paris, ne pouvait pas être surmonté par des moyens politiques ; la contrainte sous laquelle ils agissaient ne s'était pas effondrée sous l'assaut de la révolution comme l'avait fait le pouvoir royal. La Révolution américaine eut la chance de ne pas avoir à affronter cet obstacle à la liberté, et doit en fait une bonne part de son succès tant à l'absence d'une pauvreté sans espoir parmi les hommes libres qu'à l'invisibilité des esclaves dans les colonies du Nouveau Monde. Assu-

du XIX^e siècle). La différence, donc, fut que la Révolution américaine – à cause de l'institution de l'esclavage et de la croyance que les esclaves appartenaient à une « race » différente – put ignorer l'existence des misérables, et du même coup s'épargner la tâche formidable de libérer ceux qui n'étaient pas tant contraints par l'oppression politique que par les simples nécessités de la vie. *Les malheureux**, qui jouèrent un rôle si fondamental dans la Révolution française, laquelle les identifia au *peuple**, soit n'existaient pas, soit restèrent dans une obscurité complète en Amérique.

☞ L'une des principales conséquences de la Révolution en France fut, pour la première fois dans l'histoire, d'amener le peuple dans les rues et de le

rément, il y avait de la pauvreté et de la misère en Amérique, comparable à la situation des « travailleurs pauvres » européens. Si, selon les termes de William Penn, « l'Amérique est un bon pays pour l'Homme pauvre » et si elle est restée le rêve d'une Terre promise pour les pauvres d'Europe jusqu'au début du XX^e siècle, il n'en est pas moins vrai que cette situation dépendait dans une très large mesure de la misère des Noirs. Au milieu du XVIII^e siècle, il y avait environ 400 000 Noirs et 1 850 000 Blancs en Amérique, et malgré l'absence de statistiques fiables, on peut douter qu'à l'époque le pourcentage de misère ait été plus élevé dans les pays de l'Ancien Monde (même s'il devait s'élever considérablement au cours

rendre visible. Dès lors, il se révéla que ce n'était pas seulement la liberté, mais la liberté d'être libre, qui avait toujours été le privilège de quelques-uns. Du même coup, la Révolution américaine est restée sans grande conséquence pour la compréhension historique des révolutions, alors que la Révolution française, qui aboutit à un échec retentissant, a déterminé et détermine encore ce que nous appelons aujourd'hui la tradition révolutionnaire.

☞ Que se passa-t-il donc à Paris en 1789 ? D'abord, si être délivré de la peur est un apanage dont même les mieux lotis n'ont joui dans l'Histoire que sur des périodes relativement brèves, être délivré du besoin est le grand privilège qui n'a été échu qu'à

une très mince portion de l'humanité au cours des siècles. Ce que nous avons coutume d'appeler l'histoire de l'humanité est, pour l'essentiel, l'histoire de ces quelques privilégiés. Seuls ceux qui sont délivrés de la nécessité peuvent pleinement apprécier ce que c'est qu'être libre de toute peur, et seuls ceux qui sont libérés du besoin et de la peur sont capables de concevoir une passion pour la liberté publique et de développer le goût particulier pour l'égalité que cette liberté porte en elle.

... Schématiquement, on peut dire que chaque révolution passe d'abord par le stade de la libération avant de parvenir à la liberté, qui est la seconde étape décisive de la fondation d'une nouvelle forme de gouvernement et d'un nouveau corps politique. Dans

... rue. Les hommes – qu'ils s'appellent Mirabeau ou Robespierre, Danton ou Saint-Just – qui s'étaient rassemblés dans Paris pour représenter la *nation** plutôt que le *peuple**, et qui étaient préoccupés surtout du gouvernement, de la réforme de la monarchie, et plus tard de la fondation d'une république, se virent soudain confrontés à une tâche nouvelle, celle de libérer le peuple de la misère : de le libérer pour qu'il soit libre. Ce n'était pas encore ce caractère entièrement nouveau que Marx et Tocqueville verraient dans la révolution de 1848, où il ne s'agissait plus simplement de changer de forme de gouvernement, mais de tenter de modifier l'ordre de la société par le biais de la lutte des classes. Ce n'est qu'après février 1848, après que

le cours de la Révolution américaine, le stade de la libération fut celui de la libération de la contrainte politique, de la tyrannie ou de la monarchie – quel que soit le mot qu'on choisisse. Le premier stade fut caractérisé par la violence, mais le second fut une affaire de délibération, de discussion et de persuasion, en bref d'application de la « science politique » au sens où les Pères fondateurs comprenaient ce terme. Alors qu'en France, il se passa quelque chose de totalement différent. Le premier stade de la révolution fut bien plus caractérisé par la désintégration que par la violence, et quand le second stade fut atteint, et que la Convention nationale eut déclaré que la France était une république, le pouvoir était déjà passé à la

« la première grande bataille entre les deux classes qui divisent la société moderne » eut été livrée, que Marx nota que la révolution signifiait désormais le renversement de la société bourgeoise, alors qu'elle avait signifié jusque-là le renversement de la forme de l'État¹. La Révolution française de 1789 était le prélude à cela, et même si elle s'est achevée sur un terrible échec, elle est restée décisive pour toutes les révolutions suivantes. Elle a montré ce que la nouvelle formule, c'est-à-dire que les hommes sont nés égaux, signifiait en pratique. Et c'est à cette égalité que songeait Robespierre quand il disait que la révolution veut substituer

1. Karl Marx, *Les Luttes de classes en France*, in *Œuvres politiques*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 259.

« la grandeur de l'homme à la petitesse des grands¹ » ; et Hamilton de même, quand il disait qu'il appartient à la révolution de venger l'honneur de la race humaine ; et aussi Kant, instruit par Rousseau et la Révolution française, quand il parlait d'une nouvelle dignité de l'homme. Quoi que la Révolution française ait fait et qu'elle n'ait pas réussi – et elle n'a pas atteint l'égalité humaine –, elle a libéré les pauvres de l'obscurité, de l'invisibilité. Ce qui a semblé irrévocable depuis, c'est que ceux qui avaient la passion

1. Maximilien Robespierre, *Discours à la Convention du 18 pluviôse an II* (5 février 1794), « Rapport sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République », in *Œuvres*, vol. III, Paris, 1840, p. 542.

de la liberté ont pu rester réconciliés avec un état des choses où la liberté vis-à-vis de la nécessité – la liberté d'être libre – restait l'apanage de quelques privilégiés.

